

Exposée  
à M. Huibert Krains  
68 avenue Emile Max  
Schuerbeek - Courmels

ARLL 1/8/16

2-11 x 16

Un ami d'Octave Pirmez.

La correspondance d'Octave Pirmez a fait, comme on sait, l'objet de deux volumes publiés par les destinataires des lettres : José de Coppin et Adolphe Siret. Le recueil de celui-ci contient en outre tout une série de lettres que l'auteur des Feuilles avait adressées à d'autres personnes. Celles qui étaient la propriété de Siret, soigneusement conservées par son fils, viennent d'être déposées par ce dernier à l'Académie royale de langue & de littérature française.

La génération des écrivains belges de 1830, à laquelle appartenait Adolphe Siret, est encore assez mal connue jusqu'ici; les historiens de nos lettres ne leur ont guère consacré que quelques lignes, excepté un poète pour De Coster, Pirmez & Van Hanelt. Il est vrai que les autres ne furent pas de fortes personnalités & qu'ils n'ont laissé, en général, en fait d'ouvrages d'imagination, que des ouvrages estimables. Nous ne leur devons pas moins un effort qui il serait injuste de méconnaître. Tous avaient le sentiment qu'il nous manquait une littérature nationale & tous s'appliquèrent à combler le vide qui existait, non ce rapport, à côté de nos arts plastiques. Presque tous aussi concevaient malheureusement cette littérature



1) Henri Siret.

na-

2  
nationale lors un jour de factieux. Ils écrivaient d'une littérature  
belge, en entendent belge ou, suivant l'expression d'Adolphe  
Licht, "le spiritualisme français se fut associé à l'idéalisme  
allemand". Leurs successeurs virent plus juste. Ils écrivaient  
sans idée préconçue, sans s'être tracé d'autre programme que  
celui de bien écrire. Ils abandonnèrent ainsi l'idée étroite  
d'une littérature nationale pour faire de la littérature fran-  
çaise tout simplement. S'ils avaient compris que les écri-  
vains qui s'expriment dans une même langue sont solidaires,  
ils savaient aussi que ces écrivains se différencient par leurs  
tempéraments et qu'en restant fidèles au nôtre, nous ferions de  
la littérature belge (flamande ou wallonne), c'est à dire qu'on  
nous reconnaîtrait dans le grand courant ~~de la littérature~~<sup>français</sup>  
comme on y reconnaît un Provençal, un Breton ou un  
Normand. Ceci supposait un effort plus grand et de plus  
vastes ambitions. Si ils avaient réuni, les noms de Camille Lemonnier  
et d'Émile Verhaeren, pour ne citer que deux grands noms, sont là  
pour le prouver. A côté de leurs oeuvres, la grande généralité  
des poèmes, des contes et des romans écrits par leurs premiers auteurs  
gardent un caractère d'amateurisme. Les livres de ce genre  
ne furent d'ailleurs souvent que des péchés de jeunesse ou des  
distractions de leur âge mûr. La plupart employaient du reste ~~le~~ le

Le meilleur de leur talent à des travaux d'exécution.

Adolphe Siciak avait, lui aussi, débute par des œuvres d'imagination. Après avoir publié un volume de poésie, il donna des nouvelles, un roman, quelques pièces de théâtre. Comme tous les jeunes, il ~~se~~ songea à se faire une carrière d'écrivain. Il alla même tâter le terrain à Paris. Il en revint déçu et déçu. Les écrivains de la-bas qui ~~de~~ avait vers lui avaient décrit le milieu littéraire parisien "comme le plus laid et le plus mauvais de tous". Il n'était d'ailleurs pas homme à courir longtemps après des chimères. Octave Pirmez qui, plus tard, devait bien le connaître, admettait en lui "l'homme dont le fur et le enthousiasme du poète ne nuisait pas à la raison pratique". Le beau portrait qui précède la notice que M. Paul Bergmans lui a consacré dans l'annuaire de l'Académie royale de 1922 le montre sous ce double aspect. Son abondante chevelure, sa belle moustache, sa barbiche, son œil vif lui donnent un air de Crânerie qui fait songer à un de ces officiers ~~français~~<sup>de</sup> Napoléon III dont la guerre de 1870 avait répandu les portraits dans nos provinces. Il évoque aussi l'image de certains journalistes français de l'époque, qui arpentaient en long et en large les <sup>1</sup>seux boulevards.

<sup>1</sup> A. Siciak, né à Beaumont en 1818, était du reste fils d'un père français qui devait devenir fonctionnaire belge en 1830.

4

Mais cette belle tête est dominée par un front solide où ne pourraient s'élaborer que des pensées solides. Arrivait-il tôt fait de mesurer ses forces. Peut-être même les estima-t-il en dessous de ce qu'elles étaient réellement. Le poète se transforma en un modeste éducateur. Il s'était rendu compte que la Belgique, création récente, menacée de l'extérieur & composée de deux races différentes, ne pouvait vivre & prospérer que s'il s'y développait un ardent patriotisme. Dans une série de recueils familiaux, destinés à la jeunesse, il fit l'histoire de nos provinces & s'appliqua à mettre en lumière nos gloires nationales. Entretiens, il composait un Dictionnaire des Peintres, ouvrage important, d'une érudition scrupuleuse & qui est encore aujourd'hui fort estimé.

Mais l'œuvre qui absorba le meilleur de son temps fut "Le journal des Beaux-arts" qu'il fonda en 1859 et qu'il dirigea jusqu'à sa mort, survenue en 1888. Ici encore, il obéissait au désir de servir sa patrie. "Quelques hommes - écrivait-il dans le premier numéro - qui ont consacré leur vie à l'étude & au culte des arts, ont eu la pensée de faire cesser en Belgique un silence qui est à la fois une faute & un malheur pour un des pays les plus artistiques du monde." L'objet fut un des premiers à signaler notre fâcheuse tendance

5

à négliger les œuvres de l'esprit pour ne voir intérieurement qu'à la vie  
matérielle. Il savait qu'un État ne peut rien fonder de solide  
~~que~~ s'il ne s'appuie pas sur les premières. "Mathews - écri-  
vait-il encore - aux nations qui, absorbées uniquement  
par des intérêts matériels, négligent ceux de l'intelligence  
et des arts. C'est une tâche ineffaçable pour un peuple que  
d'avoir méconnu ses grands hommes. La patrie est déjà  
coupable lorsqu'elle reste indifférente pour l'homme de talent  
qui lui appartient & pour l'œuvre d'élite que celui-ci produit."

L'auteur du Dictionnaire des Peintres avait porté  
de plus en plus son attention & sa curiosité du côté des arts  
plastiques & c'était surtout pour leur défense qu'il avait créé  
"Le Journal des Beaux-Arts". Il annonçait toutefois dans  
son ~~journal~~ <sup>programme</sup> qu'il n'entendait pas se désintéresser de la  
littérature. "La littérature, quoiqu'envisagée d'une façon  
secondaire dans notre publication, sera représentée par des  
travaux que nous nous efforcerons toujours de tenir, comme  
valeurs morale & littéraire, à la hauteur de notre public".  
Il ne paraît pas avoir rencontré beaucoup de collaborateurs  
pour réaliser cette partie de son programme. Mais lui-même

1) Le principal collaborateur d'A. lui-même, son propre frère, en  
sa propre femme, personne aussi modeste qu'intelligente et dis-  
tinguée & qui était la nièce du peintre Comte de Cels.

6

en toute circonstance, prend la défense de la littérature. En 1854, le Gouvernement fait voter un crédit de fr. 18000 pour l'encouragement aux arts dramatique, littéraire & musical. Tict s'indigne devant l'insignifiance de cette somme: "Loin d'apporter à nos littérateurs certaines sympathies qui encourageant, élèvent & flattent, loin d'élargir pour eux le domaine des espérances, on les a généralement senon méprisés, du moins oubliés; on a ri de leurs rêves, on leur a opposé des comparaisons trivales, on a rétréci le chemin de leur vocation de tous les obstacles que l'indifférence, l'apathie, l'incrédulité & quelquefois le dédain, peuvent accumuler aux vœux de volontés énergiques!"

En 1861, il s'élève de nouveau, non plus cette fois contre l'indifférence du Gouvernement à l'égard de nos littérateurs, mais contre celle du public qui se détourne des bons écrivains belges pour accorder toute son admiration à de médiocres écrivains de France, dont la littérature, dit-il, nous arrive à flots. "Le public, averti - t-il, dévoyé par les grands journaux, n'a pas la moindre conscience de la force littéraire du pays. Il est tel livre couronné qui s'est vendu à de nombreux exemplaires sur les marchés étrangers & dont pas un seul exemplaire ne s'est vendu en Belgique. Pas un seul!"

Peu de temps après, il revient sur le même sujet. En 1868, il

20

se plaint "du l'abaissement de notre baromètre littéraire, qui provient  
du peu de dignité qui s'attache en Belgique à la vie littéraire,  
au peu de relief qui lui est accordé & à l'oubli complet dans le-  
quel elle est laissée, alors que la peinture, la sculpture & la mu-  
sique absorbent, à elles seules, tous les honneurs & toutes les comman-  
des". Ailleurs, il constate "qu'il n'a trouvé, chez aucun  
libraire de nos quatre grandes villes, un seul livre de plusieurs  
de nos principaux écrivains."

Pour remédier à cette situation, peu glorieuse pour le  
pays & qui il attribue "à l'indifférence de l'Etat, au silence de  
la presse & à l'apathie du public", il propose "la création d'une  
bibliothèque nationale" dont il établit le plan & "qui achèterait,  
éditerait, publierait & répandrait dans toutes les localités du  
royaume les œuvres de l'esprit." Cette bibliothèque, pourvue d'un  
directeur nommé par le Gouvernement, aurait fonctionné  
sous le contrôle d'un comité. L'idée était belle & généreuse, mais  
elle était évidemment chimérique; aussi ne parait-elle avoir  
eu contre aucun écho.

En dehors de ses plaidoyers en faveur de nos lettres,  
"Le Journal des Beaux-arts" publie très rarement des œuvres  
littéraires. Ni contes, ni nouvelles, ni poèmes. Ce n'est qu'en  
1875 que nous y trouvons deux sonnets. Mais ce sont deux  
sonnets

8

Sonnets significatifs. Jusque là, nos poètes, étaient enragés dans  
des genres, un peu périmés. Suivant leur mentalité, leurs  
tendances, & leurs convictions, ils avaient embouché le trombone  
de Victor Hugo, la flûte de Lamartine ou le fifflot de Voltaire. C'é-  
taient des poètes, d'idées, des apôtres, des rimeurs quelconques, ou  
tout de simples versiers. Paul Siet & ~~Julien~~ Van Arenbergh —  
les auteurs des deux sonnets — ont, eux, découvert le Parnasse.  
Pour la première fois, nous nous trouvons devant des artistes. Ils co-  
sistent leurs vers à la manière d'un Hérodote ou d'un Bawille.  
Albert Griaux a souvent reconnu que Van Arenbergh, son aîné,  
fut pour lui & ses contemporains un éclaircieur. Je n'irai pas  
jusqu'à dire que "Le Journal de Beaux arts" fut le berceau de la  
jeune Belgique. Mais il doit, en raison de la publication de  
ces deux petits chefs-d'œuvre, être cité à côté des éphémères revues  
qui parurent entre 1874 & 1880 à Bruxelles & à Louvain & où  
s'engageaient les jeunes gens qui devaient se retrouver à la  
jeune Belgique & y réaliser la Renaissance de nos lettres. Il a  
mérité d'autant plus que son directeur avait toujours, comme  
nous l'avons vu, pris en toute circonstance la défense de  
notre littérature & qu'il ne manquait pas de s'intéresser  
vivement

1) Fils d'A. Siet, mort à 23 ans. Il était remar-  
quablement doué et serait vraisemblablement  
devenu un de nos meilleurs poètes. Henri et  
Siet avait en outre deux autres fils, ~~qui~~ Louis  
~~et Henri~~, qui, leurs études terminées, partirent  
pour l'Espagne en qualité d'ingénieurs. Ils firent  
là-bas, dans les provinces d'Almería & de Murcie,  
des fouilles archéologiques qui leur valurent un  
prix de 20000 pesetas. Ce prix, qui avait été  
fondé par un mécène, Martorell, pour récom-  
penser un ouvrage de caractère international  
traitant de l'archéologie, était décerné pour  
la première fois. Les frères Siet y avaient <sup>pris part en concours</sup> gagné,  
sur la instance de leur père, la mémoire qu'ils  
avaient rédigé sur leurs découvertes. Une partie  
des objets préhistoriques ~~exposés~~ qu'ils ont  
recueillis se trouve au Musée du Louvain aujour-  
d'hui. L'autre partie, la plus importante, est toujours en  
la possession de Louis Siet, qui n'a pas quitté  
l'Espagne & qui a de suite & d'affaire don à sa  
patrie adoptive.



9

vement aux travaux de la jeune école encore qu'elle ne  
répondit pas toujours, lors du la, à l'idée qui il se faisait d'une  
littérature nationale. C'est ainsi que nous lui voyons, par  
exemple, soutenir Camille Lemonnier contre ses détracteurs  
de la première heure. "Chez nous, écrit-il à ce propos,  
quand un écrivain menace d'acquiescer une certaine cé-  
lébrité, il trouve de charitables confrères qui s'évertuent  
à relever avec fracas ses faiblesses, à ridiculiser ses quali-  
tés, en un mot à le tomber!"

Sous Adolphe Siret, une œuvre littéraire devait avoir  
une valeur morale. Il ne pouvait donc approuver entière-  
ment le programme de la Jeune Belgique, qui préconisait  
l'art pour l'art - encore moins le naturalisme qui elle pro-  
vait également, tout en montrant ses débuts. Mais s'il a écrit  
sur ce point des principes assez rigides, ceux-ci ne l'empêchaient  
pas de reconnaître le talent quel que fût le domaine où il  
se manifestait. En encourageant les jeunes écrivains, il res-  
tait fidèle à la règle qui il s'était tracée en 1859, lorsqu'il  
avait fondé son journal: "Que ce qui se fait de beau soit  
bien dans l'école romantique & dans l'école classique, par  
les naturalistes ou les idéalistes, pas un ami ou pas un  
ennemi soit également couronné, vante dans une juste  
mesure

10

monne, appris à l'étranger sans vain orgueil, mais aussi  
sans indifférence & sans partialité." Aussi n'hésita-t-il  
pas à ouvrir les colonnes de son journal aux plus ardents des  
jeunes. En 1881, Albert Giraud y publia régulièrement  
des chroniques littéraires. Van Akenberg peut même y  
faire l'éloge de Mab & Verhaeren celui des Rimes de joie.

"Le journal des Beaux Arts" allait-il devenir une  
succursale de la jeune Belgique? Il en prenait, semble-t-  
il, le chemin. Ce fut Ferdinand Loise qui vint tout  
gâter, en entamant une campagne contre les nova-  
teurs dans le "journal des Jeunes de Lettres" qui paraissait  
à cette époque. Loise était un honnête professeur, auteur  
d'une Histoire de la poésie. ~~appartenant à l'école~~. Furet  
avait pour lui de l'amitié. Il approuva son confrère.  
Les tendances de ses jeunes collaborateurs devaient d'ail-  
leurs un peu l'inquiéter. Il y avait beaucoup de talent  
dans le Mab; il y en avait beaucoup dans Les Rimes de  
joie. Mais, aux yeux de Loise, ce devaient être des mo-  
dèles un peu dangereux. Comme nous l'a vous dit, il  
n'entendait pas qu'on séparât la morale de la littéra-  
ture. Il profita de l'occasion pour donner à son tour quel-  
ques conseils à ses jeunes amis. De même que tous les ~~né-~~  
phyls

phytes, certains naturalistes, d'ailleurs, exagéraient. Faut-il <sup>11</sup>  
le mot de <sup>Barbey d'Aurevilly</sup> ~~quelque~~, "quelques uns entraient dans  
les écuries d'Augias non pour les nettoyer, mais pour en  
reconstruire!"

Les critiques de Loise et le Conseil, paternels, de bien  
sûrement mal accueillis. Les "Jeune Belgique" jouaient  
avec férocité du sifflet. Edmond Picard, dans "L'art moderne",  
épémita de graves moulinsets avec le gros bâton qui lui ser-  
vait volontiers de plume. Ce Tournoi amena beaucoup  
ceux qui, comme nous, suivraient la bataille de loin.  
Je crois même que nous la trouvions épique. Waller,  
Picard, tous ceux qui défendaient les droits des femmes,  
nous semblaient aussi grands que les héros de Cornille.  
Maintenant que je viens de relire, après quarante ans,  
toute la prose qui fut répandue à cette occasion, je songe  
au Lecteur... Je me dis que Siret avait raison. Je me  
dis aussi que les "Jeune Belgique" n'avaient pas tort.  
Il faut être indulgent vis à vis des exagérations en  
matière d'art. Toute nouvelle école est une crise néces-  
saire parce qu'elle constitue une révolte contre l'esprit  
d'imitation qui produit tant d'œuvres médiocres après  
un chef-d'œuvre. Les jeunes ont du talent ou ils n'en

out pas. S'ils n'en ont pas, ils s'étrangleront eux mêmes  
dans leurs principes. S'ils en ont, ils se libéreront de toutes les  
règles, & de toutes les influences pour se découvrir & imposer  
leur personnalité. C'est pourquoi les écoles ont généralement  
<sup>une très</sup>  
~~une~~ courte existence. Les groupements qui elles ont for-  
més s'effritent vite pour ne laisser subsister que les fortes  
individualités; celles-ci disent alors ce qu'elles ont  
à dire, souvent même tout à fait en dehors des principes  
pour lesquels elles ont combattu. "Il n'y a pas de classiques,  
il n'y a pas de romantiques, disait Moréas à son lit de mort;  
tout cela c'est des blagues."

Le naturalisme est aujourd'hui bien loin de nous.  
S'il a eu quelque influence en Belgique, ce fut au moins  
par ses excès que parce qu'il contenait d'utile: l'obser-  
vation directe & sincère de la vie. Adolphe Suck devait  
d'ailleurs oublier rapidement l'ingratitude de ses  
anciens collaborateurs, qui avaient déserté en bloc son  
journal, car nous le voyons, un an après, consacrer  
aux Mémoires de Verhaeren un article tel que le futur  
auteur des Villes tentaculaires ne dut pas en rencontrer  
beaucoup à cette époque dans la presse belge. Ce fut la  
dernière marque d'intérêt & d'encouragement qu'il <sup>avait</sup>

13

devoit donner à la littérature de son pays. Quelques mois  
plus tard, il s'éteignait & son journal disparaissait avec lui.

Outre le mérite d'avoir été un des premiers à ac-  
corder une attention sympathique aux artisans de notre  
renaissance littéraire, Adolphe Siret eut encore cet autre  
mérite d'avoir été un des premiers aussi à situer à  
sa vraie place Octave Pirmez. Dès 1869, il s'intéressa  
à l'auteur des Feuilleis & salua en lui un grand  
écrivain. Ce fut le début d'une correspondance qui  
devait se poursuivre jusqu'à la mort de Pirmez & l'ori-  
gine d'une franche & solide amitié entre les deux hom-  
mes. Lorsqu'il a publié cette correspondance, Siret  
a eu devoir y faire de larges coupures. Il n'en a donné  
que ce qui lui paraissait pouvoir intéresser le public.  
Cette correspondance, prise dans son ensemble, ~~est~~ est  
ressemblante de celle assez peu à celle que nous a donnée  
José de Coppis. Cette dernière est plus littéraire, com-  
me sont plus littéraires les lettres écrites par Pirmez à  
d'autres correspondants. C'est que ses rapports avec  
Siret sont d'un tout autre caractère. Ce sont deux bons  
amis qui s'écrivent, mais il s'agit d'une amitié  
qui s'est produite sur le tard. Siret était en outre l'aîné  
et

Revue

19

Et c'était un homme fort riche. Quelque étroite qu'<sup>elles</sup>ait  
été ~~sa~~ amitié, elle ne pouvait provoquer chez Fierres  
de ces épanchements spontanés, comme il s'en produit  
entre compagnons du même âge & qui se connaissent  
depuis leur jeunesse. A Sicut, il écrit toujours au courant  
de la plume. Ses lettres sont souvent griffonnées, parfois  
presqu'illisible. Elles sont familières, mais d'une  
familiarité réservée. Elles tournent presque toujours  
autour du même thème. L'auteur, qui en avait  
lui-même envisagé la publication, n'y avait trou-  
vé que "d'invariables & tourneelles" après les avoir relues.  
C'est qu'il était un de ces auteurs qui ne sortent guère  
d'eux-mêmes. S'il publie ce qu'il a écrit, déclare-  
t-il fréquemment, "c'est pour le surcroît". Comme  
<sup>chez</sup> presque tous les grands romantiques, sa personnalité est  
au centre de sa littérature. Il est l'homme qui style  
sa vie & sculpte sa statue. C'est Narcisse au bord  
de la fontaine. C'est ~~aussi~~ <sup>également</sup> un grand ennuyeux  
qui aspire à un bonheur impossible. Aussi sa  
correspondance avec son ami Sicut — et même toute  
sa correspondance — n'est-elle, dans sa partie essentielle,  
qu'une paraphrase de l'Écclésiaste ou, si l'on veut, une

15

réplique de ses pensées. Quand il parle de la vie qu'il mène  
dans sa solitude d'Alcoz, c'est pour dire des choses banales.  
Ce sont des allusions à sa santé, à celle de sa mère, à l'affec-  
tion qui l'unissait à son frère Fernand, aux chames  
qui constituent sa principale distraction. De toutes les rela-  
tions qu'il a eues avec le monde, il ne semble ~~pas~~ avoir  
conservé que d'amers souvenirs. Comme il a toujours  
été extrêmement fier & susceptible, il ne se souvient  
que des froissements d'amour-propre dont il a ou  
croit avoir été l'objet. Il a pris les gens de sa classe  
en grippe. Il hait les salons. Quand il évoque l'usage  
d'un Compagnon de femme, c'est généralement  
pour se rappeler son côté antipathique. "J'ai connu,  
dit-il, de Coster à l'Université; il m'aimait parce qu'il  
pouvait me froisser impunément; je laissais passer,  
~~sans~~ <sup>sans</sup> m'en préoccuper, ses fautes de tact." Quincy  
n'a écrit pas pour oublier. Il écrit pour nourrir son  
mal. Il s'isole, mais il voudrait en même temps être  
connu & admiré des hommes. Ses livres rencontrent  
peu de succès. Il s'en plaint constamment. "Pas un  
article n'a paru dans les journaux de Paris sur mes  
Jours de solitude. Je me trompe, dix lignes envoyées de l'étranger  
signe

Belgique à "La Revue des deux Mondes", qui disait que  
le livre est parfaitement insignifiant de fond & de forme.  
"L'Indépendance" a trouvé indice d'elle d'annoncer  
mes livres. Elle partage sur eux l'avis de "La Revue des  
deux Mondes". Van Beunumel considère toute reprodu-  
tion comme un anachronisme. Le docteur Spring,  
professeur à l'Université de Liège, qui traitait son  
frère pour une gastralgie, prend celui-ci pour l'au-  
teur & lui écrit: "Votre affection se révèle clairement  
dans vos livres. Si vous continuez à prendre les potions  
prescrites, je ne doute pas que votre mélancolie  
ne se dissipe."

Ces sottises le révoltent. "Je vais changer le titre  
des Heures de Philosophie & prendre un pseudonyme,  
car je ne veux plus être dévisagé de mon vivant."  
Serment d'auteur. Car il est auteur dans le sens le  
plus complet du terme. Après qu'il a écrit, dans  
ses lettres à Sicut, quelques lignes amicales & qu'il  
lui a donné quelques sommaires d'étails sur la vie  
qu'il mène à Acoz, l'homme disparaît; il n'y a  
plus que l'auteur qui parle. On retrouve le bel écri-  
vain, le penseur hautain & désenchanté. C'est la seule partie



de la correspondance que Sicut a jugé convenable de livrer 17  
au public. En faisant ces coupures, il allait certainement au  
de vant de, desir de son ami qui, même dans la vie privée,  
n'aurait pas, à se montrer en public, mais il se sacrifiait  
lui-même, car on ne peut, par la lecture des extraits  
qui il nous a donnés, que se rendre un compte très impar-  
fait de ce qu'il fit pour Firme.

Pendant les dix années que durèrent leurs  
relations, il se montra pour son ami, le meilleur, le plus  
patient, le plus dévoué des conseillers. Non seule-  
ment Firme lui soumettait tout ce qu'il écrit, mais il  
l'utilise même pour ses rapports avec les éditeurs. Quand  
il a terminé Remo, il hésite à le publier. Sa mère,  
ses parents ne voient pas cette œuvre d'un bon oeil. Remo  
est, comme on sait, la vie « romancée » de Fernand  
Firme, frère d'Octave. C'était un cœur généreux, en-  
thousiaste, avide de justice. C'était aussi un esprit  
ingénieur, un chercheur d'absolu. Sa mort, à 28 ans,  
fut attribuée à un accident. Mais le bruit courut  
aussi qu'il s'était suicidé. Telle que son frère la  
présentait, dans son emphase romantique, l'his-  
toire de sa vie n'allait-elle pas laisser l'impression  
que la mort accidentelle qu'en était la conclusion  
n'était qu'un message pieux à se forcer la croyance  
que Remo s'était tué? Firme lui-même était per-  
plexe. Sicut, auquel il avait confié ses craintes, le  
ranque

ramure, vaut l'ouvrage, visité pour qu'il parvienne. Pri-<sup>18</sup>  
mey veut d'abord tâter le terrain par un tirage à petit nom-  
bre, réservé aux seules personnes à l'estime desquelles il  
têcut. C'est Sict qui arrange la chose. Il lui trouve un  
imprimeur à St-Nicolas, où l'avait fixé ses fonctions de  
Commissaire d'arrondissement, choisit le papier, corrige  
les épreuves, se prête ~~à tout~~ complaisamment à toutes les  
fantaisies de l'auteur qui voulait que la présentation  
du livre fût, comme l'ouvrage même, irréprochable. "Si  
l'ouvrage arrive à bien", écrit-il à son ami, vous aurez été  
mon sauveur!" L'ouvrage "arriva à bien". Les scrupules  
des parents de Primey se dissipèrent & le livre fut un  
succès. Dans une lettre adressée à Emile Van Aren-  
bergh, il reconnaît tout ce qu'il doit à Sict: "Si un  
jour mes œuvres sont ~~remises~~ en lumière, mon ami  
Adolphe Sict pourra se dire qu'il m'avait bien com-  
pris." Primey eut plus de chance que son prédécesseur  
de Coster. Celui-ci fut inconnu toute sa vie. Comme  
l'a dit Camille Lemonnier, il connut "l'absolu de la  
désélection". Primey, pas contre, pendant les derniers  
temps de son existence eut la satisfaction de constater  
que la jeune génération littéraire le situait à sa  
vraie place & le reconnaissait comme un de ses maîtres.  
Il se souvient alors de l'homme qui, pendant de longues  
années fut presque seul chez nous à l'entretenir & à  
le défendre: "Il y a près de dix ans, vous vous penchiez devant

1) De Coster devait prendre de revanche après sa mort. Il a depuis <sup>le</sup>  
longtemps un beau monument près des étangs d'Ixelles & son centenaire  
~~est~~ donné lieu récemment à de grandes manifestations. Primey attend  
toujours le monument qu'il méritait autant qu'on prend plaisir.

le public l'interprète des Jours de Solitude. Depuis, vous n'avez <sup>19</sup>  
cessé de vous intéresser à mes succès. Je le reconnais avec con-  
fusion: je n'ai encore pu vous rendre tout le plaisir & les  
satisfactions que vous m'avez données."

— Dans la notice qu'il a écrite pour son recueil de  
lettres, Sicut signale l'existence d'un manuscrit de 400  
pages, intitulé "Mémoires de famille", qui contenait  
des notes, des souvenirs, des portraits et dont Firmey avait  
autorisé la publication après sa mort. Sicut ajoute que  
le manuscrit est complet & prêt à être livré à l'im-  
pression, s'il doit l'être.

S'il doit l'être... Firmey était mort à ce moment  
là. Il avait autorisé la publication. S'il restait des obstacles,  
ils ne pouvaient provenir que de sa famille. Sicut, sans  
doute, comme il l'avait fait pour Remo, essayait de  
les écarter. Mais il mourut lui-même peu de temps après.  
Le Mémoires n'a pas vu le jour. Qui est-il devenu? Dort-  
il dans un tiroir? Est-il détruit? Devons-nous à la  
disposition préétablie de Sicut de ne pas posséder  
cette oeuvre qui nous aurait peut-être révélé un Firmey  
que nous ne connaissions pas, un Firmey plus familier,  
plus naturel, & qui aurait rendu plus populaire un  
auteur que son genre de talent & la gravité de son  
esprit condamnerent à ne jamais être lu que d'une élite?

On voit que si Sté Adolphe Sicut n'a pas laissé une  
oeuvre littéraire importante, il n'en a pas moins joué  
chez

chez nous, un rôle fort appréciable. C'était une conscience et un caractère. Généralement les écrivains qui ne ~~ren~~ <sup>ren</sup> rencontrent pas le succès qu'ils croient mériter se cabrent & s'écroulent. Ils ne voient pas d'un bon oeil le succès des autres. S'ils font de la critique, ils grossissent les petits défauts de leurs concurrents & glissent sur leurs qualités. Nous en trouvons plus d'un exemple parmi les contemporains de Liégeois. Celui-ci, au contraire, se dépouille de bonne heure de tout amour-propre d'auteur. Le directeur du "Journal des Beaux-arts" n'est plus qu'un observateur impartial, un témoin bienveillant des efforts tentés autour de lui pour doter notre pays d'une littérature. Il est objectif dans ses jugements. Il est en core & courtois dans son style. C'est un homme de bonne compagnie qui ne hausse jamais le ton. Mais il est toujours franc. Il dit la vérité à ses confrères, qui lui répondent par des lettres qui, <sup>elles</sup> sentent souvent le venin. Il critique le Gouvernement qui n'accorde pas à la littérature l'appui qui lui doit. Il secoue la presse. Il sermonne le public, qui préfère les sous-produits de la littérature parisienne à la bonne bière de nos Flandres, ou au petit vin de nos côtes de Meuse. Il dit une ou deux autres vérités qu'il faut, hélas! encore répéter constamment aujourdhui. Il défend, soutient & encourage un des plus grands écrivains de son temps. Il salue le talent naissant de Camille Lemonnier. Il ouvre toutes grâces les colonnes de son journal aux meilleurs

et

21

et avec plus d'audace des jeunes. Il leur permet d'y faire  
l'éloge de livres qui ne devaient pas répondre tout à fait à  
sa conception de la littérature & qui probablement heurtaient  
ses convictions religieuses. Il est plus compréhensif & plus tolé-  
rant que beaucoup d'autres qui affichaient des idées  
plus larges et se flattaient d'avoir plus de talent. Dégagé  
de l'atmosphère des mesquines querelles qui marquent  
toujours les évolutions littéraires, sa figure apparaît  
comme une des plus sympathiques de sa génération.  
On ne voit en tout cas pas alors de publiciste qui ait  
servi avec plus de droiture, de persévérance et de dé-  
sintéressement la cause des lettres belges.

Hubert Krains

---